

BERNARD SOLANS

Enigme autour du monde



Bernard Solans

Énigme autour du monde

© Bernard Solans, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0584-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



1

Paris, début de matinée. La ville baignait dans une lumière hésitante qui faisait briller les vitrines.

Berni était arrivé à Paris quelques jours auparavant, quittant la tranquillité des Pyrénées et son village natal de Jurançon.

La montagne lui avait toujours donné un rythme particulier : se lever tôt pour sentir la brume sur les collines, marcher dans les forêts, écouter le vent dans les arbres. Il aimait être en contact avec la nature, mais il appréciait aussi le tumulte de la ville.

Ici, à Paris, tout était différent : un rythme plus rapide, le bruit omniprésent sur les boulevards animés, où se croisaient des passants pressés, des hommes d'affaires, des touristes, le flot incessant de voitures et leurs klaxons. Il y voyait aussi une chance d'être là.

Il avait toujours aimé voyager pour découvrir, observer, comprendre, et sentir la vie. Ses voyages lui avaient aussi permis d'apprendre plusieurs langues, comme l'espagnol et l'anglais.

Depuis cette ville portaient tous ses périples. C'était un point de départ, un lieu de transition, une ville où tout pouvait arriver, et il savait qu'il y trouverait toujours quelque chose à noter dans son carnet.

Il comptait, par la même occasion, en profiter pour visiter certains des lieux emblématiques de la capitale avant de reprendre sa route vers le sud et au-delà...

Il décida de profiter de la matinée pour s'imprégner un peu de la capitale. Il flâna le long des quais de la Seine, là où les bouquinistes exposaient leurs trésors sous des bâches vertes fatiguées par le temps.

Il ralentit devant une boîte en désordre. Des couvertures colorées dépassaient

d'un tas de livres anciens.

Instinctivement, il tendit la main.

— Ah... vous avez l'œil, lança le bouquiniste d'une voix tranquille. Pas tout le monde s'arrête sur ces vieilleries.

Berni esquaissa un sourire, en sortant délicatement un album à la reliure fatiguée.

— Blek le Roc... murmura-t-il.

Le vendeur hocha la tête, amusé.

— Oui... le célèbre trappeur, courageux et fort, héros d'une bande dessinée des années 50, une autre époque... ça ne parle plus beaucoup aux jeunes.

— Exactement, reprit Berni. Il vivait en Amérique du Nord durant la guerre d'indépendance américaine, luttant contre les Britanniques et protégeant les colons...

Berni feuilleta les pages ; les dessins avaient des couleurs légèrement fanées.

— Ça me rappelle les mercredis après-midi... dit-il. Les aventures, les voyages... tout semblait possible à cet âge-là.

— Les héros ne vieillissaient jamais, répondit le bouquiniste avec un léger rire.

Berni reposa l'album et son regard dériva vers une pile voisine : « Le tour du monde en 80 jours » de Jules Verne.

— L'être humain oublie que l'aventure commence souvent dans un livre, répondit le vendeur.

Berni sourit, puis remit le livre en place.

— C'est bien vrai, monsieur, puis il s'éloigna doucement, laissant derrière lui l'odeur du papier et ses souvenirs d'enfance.

Sur sa route, il s'arrêta un instant face à Notre-Dame ; la cathédrale s'imposait au-dessus de la ville. Le reflet des vitraux sur l'eau semblait presque irréel et un souffle de vent apporta l'odeur des marrons grillés, vendus par des marchands ambulants.

Puis il bifurqua par le pont Saint-Louis. Il repéra quelques petites galeries d'art, qui semblaient à peine exister : la curiosité le poussa à l'intérieur, découvrant de petits objets insolites, des sculptures et des gravures rares.

Un dernier détour par le jardin du Luxembourg, où les tilleuls et les allées goudronnées créaient une atmosphère hors du temps au cœur de Paris.

De là, il descendit vers le Quartier latin, aux rues étroites et pavées : avec ses cafés à l'ancienne qui semblaient garder la mémoire de la ville.

Enfin, attiré par l'animation d'une brasserie sur les boulevards, il s'installa à une table en terrasse, ouverte au spectacle de la ville, il observait les passants et les conversations qui fusaient autour de lui.

Face à un café trop serré, il appréciait sa liberté fraîchement retrouvée.

La retraite avait cette saveur : un mélange de soulagement et de vertige, une routine tranquille qui le rassurait autant qu'elle le fascinait.

Les marchés, les gares, les halls d'hôtel : partout il voyait des histoires silencieuses. Il consignait tout, des détails apparemment insignifiants qui échapperaient à la plupart des gens, des gestes, des mots, des odeurs. Ces notes seraient pour lui le fil conducteur de ses observations, et peut-être un jour d'événements plus graves...

Curieux de tout, mais jamais intrusif, il abordait le monde avec une lenteur calculée, savourant chaque moment.

Il observait sans vraiment regarder, une vieille habitude chez lui. Les individus passent, mais les détails restent.

Trois tables plus loin, un homme au costume sombre, au geste mesuré et à l'arrogance tranquille de ceux qui se sentent protégés et puissants.

Ses yeux étaient perçants, le regard froid, presque sans expression. Il crut reconnaître son visage sans pouvoir y mettre un nom, mais il ressemblait à une personnalité déjà vue dans les médias, sans en être totalement sûr.

Il parlait bas avec un homme assis à côté de lui, sûrement un de ses conseillers ou assistants, et derrière eux, deux gardes du corps en civil, impossible de les manquer, trop rigides pour être des clients...

Berni sourit intérieurement : la sécurité est toujours plus visible qu'on ne le croit.

Puis, soudain, un bruit sec claqua, comme un livre qu'on referme trop vite, à peine perceptible au milieu du brouhaha.

Un seul coup retentit, le temps se suspendit, le conseiller se figea et le corps de la personnalité bascula lentement, comme s'il avait décidé de se lever pour s'asseoir ailleurs. Une tache rouge s'étala sur la nappe immaculée, puis le chaos...

Les cris, les chaises renversées, les gardes du corps dégainèrent, mais trop tard, le regard hagard, cherchant partout d'où pouvait provenir ce tir unique.

Le tireur, lui, était déjà debout, à découvert, sans courir, un homme seul, manteau sombre et au col relevé, visage ordinaire, trop ordinaire...

Il regarda brièvement autour de lui, ses yeux croisèrent ceux de Berni, un instant suspendu, pas de haine, pas de panique, juste une neutralité glaciale sans émotion, presque professionnelle.

L'homme se fondit dans la foule, avalé par la ville. Les gardes du corps ayant perdu leur sang-froid, gesticulant dans tous les sens, ne sachant plus quoi faire, criaient des ordres confus, armes levées, cherchant une cible, déjà disparue.

Berni resta assis, le cœur battant mais l'esprit étrangement calme, il savait que quelque chose de grave venait de se dérouler devant lui.

Autour du corps, la terrasse explosa en désordre. Une femme hurla, un cri long et aigu qui semblait déchirer l'air, plus perçant que le coup de feu lui-même.

Quelqu'un renversa une table en reculant, les tasses se brisèrent sur le sol dans un fracas assourdissant, des clients se jetèrent à terre, d'autres fuirent sans regarder derrière eux, bousculant serveurs et passants.

Le conseiller de la personnalité tenta de le retenir, les mains tremblantes, comme s'il pouvait encore empêcher le sang de couler.

Une odeur métallique se mêla soudain à celle du café chaud. L'homme gisait là, au sol, dans son costume maculé de sang, immobile, les yeux ouverts, tandis que Paris continuait de respirer autour de lui, indifférente.

Elle vivait à son rythme habituel : le bruit des bus, les discussions des passants, des enfants qui couraient entre les tables, l'odeur du café qui se mêlait à celle des croissants...

Berni observait tout, chaque détail renforçant la sensation d'être au centre d'un monde qu'il ne faisait qu'observer. Les sirènes des secours retentirent assez vite, mais pas assez pour être utiles.

La panique retombait lentement, remplacée par un brouhaha confus de bruits de sirènes et de voix, qui criaient encore, mais plus pour se rassurer que par peur. Des téléphones étaient déjà levés, maladroits et indécents.

Berni n'avait pas bougé. Il regarda la scène comme on regarde une photographie : le corps étendu, la nappe tachée de sang, les chaises abandonnées.

Il sentit soudain une présence derrière lui, une main ferme se posa sur son épaule.

— Monsieur, ne bougez pas...

La voix était calme, professionnelle.

Berni leva lentement la tête. Un policier en uniforme le fixait, attentif, presque soulagé de trouver quelqu'un d'immobile et calme dans ce chaos.

— Vous étiez assis ici au moment des faits ?

Berni acquiesça.

— Vous avez vu quelque chose ?

Il prit quelques secondes avant de répondre, pas pour réfléchir mais pour mesurer le poids de ce qu'il allait dire.

— Oui.

Le policier échangea un regard rapide avec son collègue.

— Très bien monsieur, vous allez rester avec nous le temps que nos collègues inspecteurs viennent vous chercher pour entendre votre témoignage.

— Berni hocha la tête.

Au moment où il se leva de la chaise, des agents en civil l'interpellèrent

discrètement, en lui expliquant qu'ils souhaitaient recueillir sa déposition en tant que témoin oculaire. Sans le brusquer, ils l'invitèrent à les suivre vers un véhicule banalisé garé dans une rue adjacente.

Berni, surpris, s'exécuta. Vu les circonstances, il se laissa conduire. Il comprit que sa retraite venait soudain de prendre une autre tournure, digne d'un mauvais film de série B, et que ses voyages venaient, eux aussi, de changer de nature...

Berni fut discrètement conduit dans un commissariat à quelques rues de la scène du crime. Rien de spectaculaire, dans un bureau sans fenêtre à l'abri des regards pour l'audition.

Après une fouille rapide, on lui retira ses effets personnels et on l'installa au milieu de la pièce aux murs nus, éclairés par un néon fatigué.

Assis sur une chaise, l'attente fut longue...

Lorsque entrèrent enfin deux hommes et une femme avec un bloc-notes, ils prirent place face à lui. Un des deux hommes en civil, la cinquantaine, avait un regard fatigué mais lucide. Le plus jeune restait en retrait et le fixait.

— Monsieur Berni, vous confirmez être arrivé sur la terrasse vers 17 h ?

La question était simple et incisive.

— Oui.

— Vous étiez seul ?

— Oui.

Le stylo de l'inspectrice glissa sur son bloc-notes, tandis qu'elle consignait tout. Berni observa le geste, et il sentit pour la première fois une gêne qui lui traversait l'esprit. Et s'il me prenait pour autre chose qu'un banal témoin ?

— Vous avez vu le tireur ? répéta l'officier.

— J'ai vu un homme seul, de dos, il a tiré, puis il est parti calmement.

— Calmement ?

L'officier insista.

— Oui, comme s'il savait exactement ce qu'il faisait.